P 158 E

Il faut être héroïque dans ses pensées pour être tout juste acceptable dans ses actes.

Henry de MONTHERLANT.

le Vaillant

● LA PLUS FORTE VENTE DE LA PRESSE ETUDIANTE LIEGEOISE ET BELGE ●
MEMBRE DE L'A.P.E.F.

N° 44 – 57me Année – N° 3 **Journal de la Communauté Chrétienne Universitaire** LIEGE, MARS 1965

SOMMAIRE

- Hérésie Teilhardienne ? ? ?
- Pr. Ladrière : Teilhard de Chardin.
- Pr. M. De Corte : La Religion Teilhardienne
- Aux alentours de Teilhard.
- L'Art est-il moribond.
- Le Réalisme fantastique.
- Diabolus in Ecclesia.
- La City.
- Une Candi à Garnir.
- Un poème obscène de J.B.

LE REALISM

UNIVERSITÉ DE LIÈGE BIBLIOTHÈQUE

LE FANTASTIQUE

voir notre article en page huit

A propos d'une Assemblée Générale et de ses prolongements

— Lundi 7 décembre 1964, assemblée générale de la Communauté Chrétienne Universitaire. Dès 20 h., une centaine d'étudiants bien décidés à faire triompher leur opinion se réunirent dans la salle de restaurant de l'Union.

— De quoi s'agit-il ? Il importe de savoir si l'Union dans sa forme actuelle constitue ou non le moyen adéquat de préparer les Chrétiens à témoigner de leur foi et de faire, ensuite à cette assembée générale (consultation, ce que l'on a bien souvent tendance à oublier...) des propositions aux autorités responsables des bâtiments, en l'occurence le conseil d'administration de « l'Union des Etudiants Catholiques ».

— Sur base des principes généraux de fondement d'une réforme considérée comme nécessaire, trois motions furent proposées à cette assemblée générale. Il est inutile de développer à nouveau ces trois motions mais il ressortit à cette réunion que la volonté des étudiants était que l'Union soit le siège de la Communauté et qu'elle abrite ses responsables.

— Suite à plusieurs réunions comprenant des représentants de l'Union, du Conseil d'Administration et des représentants des différentes tendances exprimées lors de l'A.G. la situation est la suivante :

— Le Conseil d'Administration considère comme absolument impensable le passage du bar et du restaurant à la Mâson, ce passage constituant la destruction d'une grande partie du patrimoine de l'Union et ne résolvant pas le problème d'ouverture de la maison, le travail de chacun sur le plan personnel constituant l'étape primordiale d'une ouverture plus grande.

— Le Conseil d'Administration ne peut envisager la suppression du restaurant de l'Union, celui-ci supportant toute une série de frais généraux et pouvant constituer un lieu de véritable rencontre.

— Le Conseil d'Administration refuse l'installation à l'Union d'un foyer abritant les responsables de la Communauté, vu les trop lourdes implications financières de ce projet et le passage, d'ici quelques années, de l'Université au Sart-Tilmont.

— Il ne s'agit pas ici d'approuver ou de désapprouver l'attitude de certaines personnes ou d'adhérer ou non aux différentes opinions émises lors de l'A.G. mais de se rendre compte de l'état d'avancement ou de non-avancement des projets : il s'agit d'accepter maintenant de travailler dans les structures données et qui ne peuvent, tant qu'à présent, être changées.

Il est du devoir de tous les chrétiens de notre Université, quelles que soient leurs opinions, d'aller de l'avant ensemble, tout en se rendant compte de ce que l'idéal est loin d'être atteint.

C'est dans cet esprit que le Comité de l'Union s'attache dès à présent à la préparation de la création d'un conseil de Communauté groupant tous les organismes chrétiens de notre université et à l'étude d'une politique destinée à être appliquée jusqu'au transfert dans les bosquets du Sart-Tilmont.

Michel HEMMERLIN
Président de l'UNION.

CIGARETTE

Smart
EXPORT

Cigarette
à bout filtre
long-size
fait la conquête
de tous les
connaisseurs.
Née a Vienne
sur les bords
du Danube
elle est légère
et douce
comme une valse
viennoise.

la
cigarette
européenne

UBA MEMBRE

Hérésie Teilhardienne ???

D'aucuns m'ont prévenu : « Ecrire sur Teilhard ? Quelle prétention ! » Vouloir aborder les problèmes de l'Evolution, de la paléontologie, de la biologie... sans formation préalable ? Quelle audace ! »

Qu'il n'y ait point d'équivoque : mon propos n'est pas de porter un jugement sur le contenu scientifique de l'œuvre du Révérend Père ou de disserter sur la valeur théologique de ses écrits ; j'en suis incapable, n'étant ni savant, ni théologien. Mais je me voudrais chrétien, et, en tant que tel, mon ambition se limite à quelques réflexions, glanées au fil des lectures, sur le phénomène theilhardien et l'œuvre qui lui a donné naissance.

***

Il arrive toujours une époque où les hommes, lassés d'une vérité trop belle, trop simple peut-être, se donnent de faux prophètes et peuplent de chimères l'univers de leurs croyances.

La foi de leurs pères leur parait inepte et démodée : une frénésie de renouveau s'empare de leurs esprits et le troupeau affolé se met à la recherche du nouveau prophète qui viendra concrétiser les aspirations, combler les désirs. Désir d'être, de vivre ! Pouvoir enfin se plonger dans cette vie, se réaliser, se satisfaire ! Et cela, la conscience en paix, puisque cette attitude est conforme aux principes d'un « nouveau Christianisme ».

Un christianisme tout neuf, au goût du jour, expurgé de tout ce qui faisait obstacle à la communion de l'homme avec le monde, de tout cela, qui empêchait l'homme d'être SUJET D'UN ROYAUME QUI N'EST POINT CELUI DU CHRIST.

***

A la base des théories teilhardiennes git l'idée fondamentale d'évolution : s'insérant dans un processus d'évolution comique, la matière se complexifie de plus en plus, pour arriver jusqu'à l'homme, après une transformation des espèces.

Cette évolution est la condition sine qua non, l'hypothèse érigée au rang de dogme ! Hors cette évolution, point de salut (1). L'humanité, accédant de plus en plus à l'Unité se met en marche « rendant parfaitement vain de notre part tout effort pour résister , soit physiquement, soit spirituellement, au mouvement qui désormais nous entraîne ».

Evolution inéluctable du Dieu-Matière vers le Dieu-Oméga, concrétisée par le Dieu-Progrès ! La Matière est devenue consciente, elle est devenue Dieu !

« Tu règnes, Matière, dans les hauteurs sereines où s'imaginent t'éviter les saints »
« Bénie sois-tu, puissante Matière, Evolution irrésistible, Réalité toujours naissante ». - (Hymne à l'Univers).

Dans ces théories de l'homme et de la matière faits Dieu, on pourrait se demander ce qu'il advient du Dieu fait homme, de l'âme, du péché et du mal ; autant de piliers sans lesquels s'effondre le Christianisme.

***

Pour expliquer l'âme, Teilhard répugne à l'idée d'une création directe, nette distinction entre matière et esprit. Tout au plus concède-t-il « une saute » (?) qui a transformé brusquement le sujet soumis à l'évolution.

Quant au mal, il est, chez Teilhard, complètement méconnu : tout se réduit au mal de croissance d'une humanité majusculaire en marche vers le point Oméga. Le mal est la concrétisation du désordre d'un monde en voie d'organisation : ce n'est qu' « une passivité de diminution » (Le Milieu Divin p. 80), laquelle, grâce à la Providence, peut être convertie en Bien.

« Et à cette transformation (la transfiguration dans un plan meilleur), non seulement nos maux inévitables sont admis, mais nos fautes même les plus volontaires, si seulement nous les pleurons. Pour les chercheurs de Dieu, tout n'est pas immédiatement bon, mais tout est susceptible de le devenir ». (Le Milieu Divin, p. 90).

Mais Teilhard oublie - et avec quelle désinvolture - le mal par excellence, c-à-d le péché ! Le péché, révolte de l'homme sous l'empire de Satan ; LE PECHE, ABSENCE DE DIEU ! Comment donc convertir ce qui n'est pas en ce qui est ? Faudra-t-il rappeler Aristote : « Ce qui est est, ce qui n'est pas n'est pas » !

Eternelle confusion des adorateurs du Progrès, enfermés dans leur système, prisonniers de leurs « hypothèses-dogmes », et par là étrangers à tout bon sens !

Cette insuffisance, ou plutôt cette carence de la théorie teilhardienne en ce qui regarde le problème du mal, carence nécessaire à la cohésion de l'ensemble - entraîne le rejet du caractère surnaturel de la Rédemption et de la Révélation : plus de péché, plus de Rédemption, plus de Rédempteur, mais aussi et surtout plus d'Enfer.

« Le Royaume des Ténèbres ne revêt point, chez Teilhard de Chardin, toute l'ampleur de la réalité, l'idée d'un homme déchu et soumis à l'esclavage du Démon ne s'est pas imposée à lui. Le mal se confond en son système avec diverses inerties naturelles, auxquelles se heurtent l'homme et le monde dans leur marche en avant » (Cognet).

Oserait-on encore parer du nom de Christianisme ces vues teilhardiennes ?...

Un sage m'a dit un jour : « Luther et Calvin étaient profondément chrétiens ; leur défaut fut d'avoir exagéré un aspect du christianisme. Teilhard, quant à lui, n'a jamais été chrétien ».

Victor SCHERRER.

N.B. Ces quelques remarques concernent exclusivement les ECRITS du Père de Chardin, sans que soit visée l'intention qu'il poursuivit, ou la personne même de l'auteur, lequel nous apparait dans l'ouvrage du P. de Lubac « La Prière du Père Teilhard de Chardin » comme « le prêtre pénétré d'obéissance envers ses supérieurs, de respect et d'amour pour la liturgie, pour la tradition, pour la Vierge Marie, pour la messe et l'Eucharistie Sacramentelle ».

---

(1) Salut d'ailleurs réservé aux seuls progressistes : « Une différenciation et une ségrégation raciale sont en train de se produire au sein de la masse humaine... un total et peut-être définitif clivage de l'Humanité, non plus sur le plan de la richesse, mais sur la foi au progrès... » l'Avenir de l'Homme. p. 173.

Et encore : « Ici l'esprit bourgeois dans son essence ; et là, les vrais ouvriers de la Terre, ceux dont on peut aisément prédire que, - sans violence ni haine, mais par un pur effet de dominance biologique - ils seront demain le genre humain. Ici le déchet, là les agents et les éléments de la Planétanisation » L'Avenir de l'Homme p. 175.

Il ne se passe de mois sans que ne paraisse quelqu'ouvrage traitant de l'œuvre ou de la personne du R.P. Teilhard de Chardin.

Aussi nous avons jugé utile de publier quelques avis à ce sujet : l'occasion nous en fut fournie par la Conférence donnée par le Professeur Ladrière. Les articles ci-joints sont autant d'opinions personnelles : puissent-ils servir de base à une méditation fructueuse.

Nous publions le résumé de la Conférence faite par le Professeur Ladrière, de l'Université de Louvain, lors du week-end de formation de Spa. Le thème général était : « Foi et pensée contemporaine ». Nous remercions Mlle N. Rutten pour cette synthèse de l'exposé consacré à :

TEILHARD DE CHARDIN

Le Professeur Ladrière consacra la première partie de son exposé à un bref rappel du contenu de l'œuvre de Teilhard de Chardin. De l'avis même de son auteur, celle-ci n'est ni de la science, ni de la philosophie, ni de la théologie. Il s'agit plutôt, nous dit-on, d'une « vision », c'est-à-dire d'une grande idée simple et organisatrice capable de nous donner la compréhension du monde — en rendant leur compte à l'universel et au particulier — en une saisie totale qui englobe la foi avant de se trouver englobée par elle.

Le contenu simple de cette vision simple n'a, en somme, pas grande importance ; mener le lecteur au point de vue d'où l'on voit, voilà l'essentiel. En d'autres termes, l'œuvre est moins l'exposé d'une théorie ou d'un système que la pédagogie d'une vision.

Or, si Teilhard de Chardin « voit » les différentes formes de la réalité s'ordonner les unes par rapport aux autres et par rapport à leur ensemble c'est, sans aucun doute, grâce au concept unificateur d'ÉVOLUTION. Deux fils conducteurs semblent bien avoir décidé l'auteur à utiliser ce concept de la manière dont il le fait : — la constatation de la **complexité croissante** qui est aussi **centréité croissante**

— et, née du souci de replacer l'homme dans une perspective cosmique, l'hypothèse de **continuité** entre le déroulement des événements cosmiques et le déroulement de l'existence humaine.

Dans cette hypothèse, l'homme apparaît comme la « fleur suprême de l'évolution » et, ce qui le spécifie, à savoir la conscience, doit être déjà contenu, sous une forme diffuse et encore immergée, dans les premiers chaînons de l'évolution. Complexité croissante, d'une part, émergence de la conscience du niveau suprême de complexité d'autre part... Teilhard de Chardin tenait désormais son idée conductrice : la **loi de complexité-conscience** ou de développement parallèle entre la complexité des organisations et le degré d'émergence de la conscience. « Loi » qui devait avoir dans son œuvre une fortune extraordinaire puisque l'appliquer rend capable d'interpréter dans une vision unitaire — où l'idée d'orthogenèse domine — l'univers sous ses formes les plus diverses : inorganiques, organiques, humaines... surhumaines même dans la mesure où elle permet également de prévoir une humanité de demain épanouie dans une civilisation planétaire. Le phénomène de SOCIALISATION — qui est une forme supérieure d'organisation et de conscience née de l'intensification progressive des interactions humaines — caractérise cette civilisation. Et, l'auteur emploie ici l'image suggestive d'une sphère : de son pôle Sud à son pôle Nord les rayons divergent puis convergent successivement. Ce stade de civilisation planétaire où se trouve réalisée la société totale et unifiée, c'est la phase convergente d'un mouvement qui fut divergent à « l'heure » des différenciations.

En effet, la force unifiante à l'œuvre dans chacune des formes produites au cours de l'évolution est également à l'œuvre dans l'ensemble de l'évolution et, en dernier ressort, tout doit se regrouper en un ultime point d'unification. Et c'est le célèbre point Ω... Point final, accomplissement de l'évolution, il est en continuité avec elle mais il apparaît aussi comme un point singulier où l'évolution se renverse car la conscience y accède à un stade d'émergence suprême où elle peut s'affirmer pour elle-même, à l'état pur, dégagée du support matériel qu'elle requérait jusqu'alors : l'évolution s'accomplit, certes, mais, en même temps, elle se retourne !

D'autre part, le fait chrétien trouve lui aussi sa place à l'intérieur du cheminement évolutif. Et, s'il ne pouvait apparaître qu'à un certain degré de possession de l'esprit par lui-même, il n'en reste pas moins, qu'au moment où il intervient, il reprend — d'une certaine manière — l'évolution à son propre compte afin de la conduire vers son accomplissement, le point Ω. Ce dernier apparaît dès lors, complémentairement, comme la réalité eschatologique qu'annonce la foi, comme le « lieu » où toute réalité est reprise en Dieu.

Dans la seconde partie de son exposé, le Professeur Ladrière dégagea la signification du succès de l'œuvre teilhardienne. Différents facteurs doivent en rendre compte. Face au morcellement de la science ressenti comme une situation pénible pour l'esprit, la vision unitaire de l'écrivain — progressant selon une méthode qui « rappelle » celle de la science — en a satisfait beaucoup. Parce que, d'autre part, elle présente dans le langage de la science une vision qui **peut paraître** répondre à l'idéal philosophique traditionnel, l'œuvre a réduit, pour la satisfaction d'un grand nombre la tension qui s'accuse actuellement entre la philosophie et la science. Pour le domaine plus précis de la pensée catholique, Teilhard de Chardin s'est fait le réconciliateur de la religion et de la science en insérant le fait chrétien dans l'évolution et en éclairant l'évolution par le fait chrétien. Par le truchement de la science, c'était, pour la pensée religieuse, la réconciliation avec le monde.

Enfin, le succès des théories teilhardiennes dans le monde non catholique s'explique aisément si l'on considère qu'elles sont un peu comme l'écho catholique du monisme matérialiste et qu'elles consacrent une synthèse de la raison et de la foi.

Mais, à côté de ce qui fit son succès auprès de certains et parfois à cause de cela même qui le fit, l'œuvre de Teilhard de Chardin a également suscité d'abondantes controverses. Ainsi, le physicien d'aujourd'hui, pensant en termes de structure et d'invariance plus qu'en termes de transformation se trouve mal à l'aise face à la synthèse teilhardienne ; le biologiste reste insatisfait dans la mesure où l'évolution triomphante dont on lui parle ne lui rend pas compte de la variété des phénomènes d'échec dont il sait pourtant l'importance...

Les philosophes, de leur côté, ont — en grand nombre — reproché à l'auteur d'avoir méconnu la distinction entre la nature et l'esprit et par là, celle qui existe entre les lois régissant l'une et l'autre. Cette critique de « Naturalisation » est d'ailleurs également l'une des faces de la critique fondamentale adressée à l'œuvre par les théologiens et formulée par Blondel dès que se constitua la pensée de Teilhard de Chardin : l'option pour une continuité totale entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel ruine la spécificité du premier comme celle du second.

Si le dynamisme créateur en œuvre dans l'évolution est — en dernier ressort — le Christ, l'ordre de la création ne se trouve plus distingué de celui de la rédemption car il n'y a plus pour la réalité créée d'existence propre ni de causalité propre et corrélativement, l'intervention rédemptrice se trouve immergée dans la chaîne évolutive.

En outre, dans la mesure où le point Ω, justifiant rétrospectivement tous les échecs leur donne un sens positif, le problème du mal — essentiel dans la constitution de la conscience religieuse — perd toute acuité ; le caractère tragique de la condition humaine se dissout dans l'optimisme.

En résumé, poursuivit le Professeur Ladrière, on a, semble-t-il, affaire à une **notion beaucoup trop simple du développement** qui ne fait place, de façon essentielle, ni à l'idée de rupture, ni à celle de contradiction. Certes, puisqu'après tout le réel est « un », il peut comporter une « certaine » continuité, et, d'autre part « certaines » de ses formes réussissent dans le sens où elles perdurent et fonctionnent, mais l'observation et l'expérience montrent bien la réalité de la discontinuité et de l'échec.

Si, dès lors, l'œuvre de Teilhard de Chardin a quelque valeur malgré toutes ses maladresses et ses erreurs, ce sera par la visée qu'elle exprime : effort pour restituer l'homme au cosmos à un moment où il en était séparé ; désir de dépasser le cloisonnement des sciences, en un vœu d'unité qui pourrait être de nature eschatologique ; essai — signifiant malgré l'échec — de faire une philosophie de la nature ; volonté, enfin, de constituer une théologie totale qui soit, ipso facto, une théologie des réalités humaines.

Ce que nous trouvons chez Teilhard de Chardin, suggéra en fin d'exposé, le Professeur Ladrière, c'est quelque chose comme un mythe philosophique qui permet à l'auteur d'articuler dans un langage les différentes visées dont il vient d'être question. Comme la pensée mythique, son œuvre semble se déployer sur le mode du « comme si ». Les concepts, empruntés à la science, y sont libérés de leur support expérimental et astreignant et soumis à une extrapolation dans une imagerie qui exige d'être dépassée et par là, peut donner à penser.

LA RELIGION

par Marcel De Corte

Les lignes qui suivent sont dues, comme toutes celles que j'ai écrites, au franc-tireur que j'ai toujours été. Si le **Vaillant** veut donner l'occasion de s'exprimer aux « différentes familles spirituelles qui trouvent place dans le catholicisme », qu'il cherche ailleurs ! Je n'appartiens à aucune « famille spirituelle ». Je ne suis membre d'aucun groupe, j'allais dire d'aucune Eglise, si l'on entend par là une collectivité qui redécouvre l'esprit « communautaire » à l'instigation et à l'imitation d'un communisme dont certains clercs envient les triomphes. Je suis un « rebelle » au sens que lui donne Ernst Jünger, un « Chouan », un **Waldgänger** qui refuse de se soumettre aux envahisseurs et aux conquérants de sa patrie spirituelle.

***

Avec tout le respect que je dois au **Saint-Office** (et qui redouble en ce moment où il est attaqué), je pense qu'il s'abuse en estimant que les « erreurs » teilhardiennes sont dangereuses pour la seule « jeunesse ».

Ce ne sont pas les jeunes qui sont atteints par elles ou s'ils le sont, c'est indirectement. Ce sont les adultes ou les petits vieux. Un jeune homme que le rédacteur en chef du **Vaillant** connaît bien et qui lutte courageusement contre l'épidémie chardinesque, a beau m'assurer que la jeunesse universitaire de Liège est aujourd'hui fortement contaminée, ce ne sont sûrement pas ses maîtres de l'Université qui en sont responsables : aucun d'eux, à ma connaissance, n'a la moindre sympathie pour les vaticinations de Teilhard. Il y a peut-être des exceptions, mais je les compte pour nulles, tout professeur d'Université devant être considéré généralement et **a priori** comme intelligent.

Les sectateurs du teilhardisme sont donc à chercher ailleurs : dans l'enseignement secondaire catholique, dans les parages catholiques de l'Université. A l'instant même où j'écris ces lignes, je reçois une invitation à participer à Banneux à une retraite prêchée pour des universitaires de la province de Liège et dont le thème d'instruction est « le milieu divin de Teilhard de Chardin ». Croit-on un seul instant que l'endoctrinement des adultes chargés d'enseigner la jeunesse n'aura aucune conséquence sur la jeunesse elle-même ? Tout se passe dans certains diocèses comme si le **Monitum** était lettre morte. Si nos pasteurs continuent à fermer les yeux, avant une génération le monde catholique se trouvera teilhardien, comme il s'est trouvé un jour arien, avec l'assentiment quasi total de la hiérarchie ecclésiastique.

Car le teilhardisme n'est ni en marge du catholicisme, ni en bordure du christianisme. Il n'est pas davantage une hérésie chrétienne. Il est une AUTRE RELIGION qui utilise Notre Seigneur Jésus-Christ comme un palier de « l'ascension cosmique », et, si un bouddhiste en changeait le nom en Bouddha, rien, absolument et rigoureusement rien du système chardinesque ne serait changé. Je défie n'importe quel exégète de me prouver le contraire. Lorsque Teilhard écrit : « Le Christ total ne se consomme et n'est atteint qu'au terme de l'Evolution universelle », si nous lisons : « Le Bouddha total ne se consomme et n'est atteint qu'au terme de l'Evolution universelle », la bouillie verbale qui tient lieu de pensée chez Teilhard reste identique.

Il n'est pas un seul article du **Credo** nicéen que le R.P. récitait pourtant chaque jour, qui ne perde en son œuvre le sens concret, objectif et charnel que deux millénaires de catholicisme lui ont donné, et qui ne se dillue en une image floue et indécise, en une représentation mentale sans rapport avec le réel. Ni le péché originel, ni les suites du péché, ni l'Incarnation, la Rédemption, la Résurrection, l'Ascension, le drame de la Fin des Temps, la Parousie, le Jugement des Vivants et des Morts, ne sont les pôles de la réflexion teilhardienne.

Tout ce que le plus humble des Chrétiens a tenu pour vrai en sa foi de charbonnier, tout ce que le Christ nous a révélé de Lui-même et dont les plus grands mystiques se sont nourris, est fondu et refondu ici en une pâte amorphe, gluante et coulante, hérissée de concepts majusculaires dont on serait bien en peine de déceler ce qu'ils désignent dans l'univers réel, et qui va, s'enflant comme la grenouille de la Fable, vers un Point Oméga aussi inintelligible que gratuit. En fait, il n'y a pas de pensée teilhardienne, si l'on entend par pensée la faculté de connaître la réalité. Il y a simplement une imagination chardinesque auprès de laquelle le roman-fiction écrit par le dernier des scribouillards paraît une œuvre de génie. Lorsque Teilhard écrit : « le phénomène, rien que le phénomène, mais tout le phénomène, voilà mon but », un regard critique attentif a tôt fait de restituer à cette intention frauduleuse son exacte portée : « l'imaginaire, rien que l'imaginaire, mais tout l'imaginaire, SANS LA MOINDRE DOSE DE REALITE », voilà ce que vise le dit Révérend Père.

Depuis que la croyance en Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai Homme, que les yeux de saint Jean ont vu et que ses mains ont touché, s'est estompée au profit d'un déisme cérébral ou d'un athéisme mental chez les incroyants, ou bien en je ne sais quelle représentation immanente à leur esprit et malléable à leur gré chez bon nombre de croyants, l'atavisme mystique et l'instinct religieux propres à l'espèce humaine et auxquels le christianisme avait donné une forme, se sont déchaînés sur la planète.

Le P. Teilhard est de la lignée des Swedenborgh, des Saint Martin, des Cagliostro, du Mormon John Smith, de Madame Blavatsky, la théosophe, et du « Christ de Montfavet », à cette réserve près que son pédantisme pseudo-scientifique le rend infiniment moins sympathique. Comme eux, avec moins de grâce, de style, de verdeur ou de naïveté, mais avec une capacité accrue de s'immerger jusqu'à la pamoison en ses extravagances et en ses chimères, il se sent porté par un courant spirituel chrétien que la rupture de ses digues dogmatiques a transformé en torrent, vers un au-delà de la religion chrétienne et vers une religion boursouflée, emphysématique, qui provoque en son esprit une sorte d'orgasme dont un psychanalyste devra bien un jour dégager l'inconsciente racine.

Car enfin il suffit de lire au hasard dix ou vingt pages du Révérend Père pour s'apercevoir que **l'objet de sa croyance ne relève en rien de ce que nous appelons la Révélation chrétienne.** Il ne s'en est d'ailleurs nullement caché. Il déclare solennellement dès 1934 : « **Je crois** en l'Evolution » et, plus tard, il revient sur la même formule dont son immense logorhée n'est gue l'orchestration monotone : « **Je crois** que l'Univers est une Evolution. **Je crois** que l'Evolution va vers l'Esprit », ou encore : « Ainsi se définit en avant de nous un Centre cosmique universel où tout aboutit, où tout s'explique, où tout se sent, où tout se commande. Eh bien, c'est en ce pôle physique de l'universelle Evolution qu'il est nécessaire de se placer et de reconnaître la plénitude du Christ ». « Le Christ de la Révélation n'est pas autre chose que l'Oméga de l'Evolution ». « Je me sens de plus en plus précoccupé — c'est-à-dire passionnément intéressé — écrit-il en 1953 à la théosophe Maryse Choisy, par la recherche du Dieu, — **non seulement chrétien, mais transchrétien** — devenu nécessaire pour les exigences croissantes de notre adoration ». « Si je venais à perdre la foi en Dieu, dit-il ailleurs, ma foi en l'Evolution resterait intacte ». Et encore : « La synthèse du « Dieu » (chrétien) de l'En-Haut et du « Dieu » (marxiste) de l'En-Avant, voilà le seul Dieu que nous puissions adorer en esprit et en vérité ».

En dépit de l'image obsessionnelle de l'évolution qui envahit son champ de vision, le P. Teilhard ne peut ignorer, après tant d'années passées dans la Compagnie, le sens du mot **croire.** Il s'agit indubitablement pour lui d'une croyance de style religieux, décalque de sa foi chrétienne, projetée sur « le cône » où il schématise sa pensée ou, plutôt, ce qui lui tient lieu de pensée. La base en est la Matière, « la divine Matière », comme il pontifie lui-même, pourvue d'une « certaine quantité de puissance spirituelle », « Matière qui caresse et qui virilise **(sic)** » et qui doit être le réservoir même de la Grâce surnaturelle, chrétienne et « transchrétienne », puisqu'il l'invoque en ces termes : « Par tout toi-même, divinise-moi ». La masse de ce cône en évolution monte vers le Point Oméga qui est le Christ où le Révérend Père ne s'arrête pas puisqu'il rêve d'une Religion suprême qui engloberait toutes les religions et dont le Christianisme ne serait que la manifestation la moins imparfaite.

Il est clair que nous nous trouvons ici en présence d'un **panthéisme matérialiste** très net, dont on se demande par quelle aberration et quelle pusillanimité conjuguées les autorités responsables de l'Eglise n'ont point vu qu'il est **une religion nouvelle où la nature est identifiée à Dieu.** C'est pourtant visible à l'œil nu ! Ce ne sont pas les quelques substantifs ou adjectifs empruntés au vocabulaire chrétien qu'on retrouve, semés çà et là en son œuvre, qui peuvent faire illusion. Il serait étonnant que le Révérend Père n'ait pas retenu de son éducation chrétienne une certaine phraséologie dont il a poudré son discours par une sorte d'habitude acquise, exactement à la manière du Mormon John Smith qui s'inspire de l'Ancien Testament. Mais sous cette carapace verbale, comme sous la cuirasse pseudo-scientifique qu'il endosse volontiers, c'est un homme qui n'a rigoureusement rien de chrétien qu'on retrouve sans étonnement, pour peu qu'on ait l'œil ouvert.

TEILHARDIENNE

Je tiens que le Révérend Père Teilhard de Chardin, prêtre de la Compagnie de Jésus, n'a jamais été chrétien de pensée ni d'âme. Il n'a jamais **cru,** au sens propre du mot **croire,** au Christ des Ecritures. Comme l'écrit avec pertinence et modération le R. P. Guérard des Lauriers, O.P., professeur à l'Université pontificale du Latran, « une doctrine qui implique comme sa conséquence nécessaire d'identifier le Christ à l'âme du cosmos matériel en évolution, cette doctrine-là est **anti-chrétienne**... Car la foi chrétienne professe que le Verbe de Dieu a assumé personnellement une Humanité issue non du cosmos, mais d'une créature humaine prédestinée personnellement par Dieu en vue de cette mission... **Alors il faut le déclarer tout net : le Christ de Teilhard, c'est la figure contemporaine de l'antéchrist ».**

Une telle évidence est solaire, fulgurante. Le Christianisme est universel et l'Eglise œcuménique dans la stricte mesure où les êtres humains individuels — **les seuls, les seuls, les seuls,** répétons-le trois fois, **qui aient une âme à sauver** — ont reçu la Grâce du baptême de foi ou de désir et sont ainsi unis entre eux du Levant au Ponant, parce que chacun d'eux participe, **personnellement,** dans une harmonie convergente, à la vie même de Notre Seigneur Jésus-Christ. Le Corps mystique et la communauté chrétienne ne peuvent, en aucune manière, s'ériger en une entité collective, planétaire ou cosmique. Cette substance unique exaltée par le Révérend Père en une sorte d'individu gigantesque récapitulant en soi d'une manière fantastique et fabuleuse tous les êtres, de la monade primitive à l'homme, **n'est autre que** LEVIATHAN, **le Monstre totalitaire dont nous voyons se profiler l'ombre menaçante dans tous les domaines de la vie moderne : théologique, politique, économique et social.** S'il est vrai que le Diable est le Prince de ce Monde, selon l'Ecriture et l'ancienne théologie, je ne suis pas loin de penser que le Révérend Père lui a prêté sa voix. Mais nos prêtres de « la nouvelle vague » ignorent superbement le Démon et les Anges.

Hier encore, j'apprenais qu'un prêtre refusait à son organiste l'autorisation de chanter la Messe des Anges gardiens, arguant de leur inexistence, dûment établie par quelque professeur de Séminaire en évolution accélérée vers l'athéisme. Un docte clerc, catholique au surplus, ne vient-il pas de déclarer, aux applaudissements de la côterie progressiste, que l'Evangile de l'Enfance de Jésus n'est que conte de fées ? Que font en effet la Crèche, le Bœuf, l'Ane, les Bergers, les Rois Mages, le Songe de Joseph, la Fuite en Egypte, le Martyre des Saints Innocents, en un monde marqué du sceau de la Science souveraine, en marche vers la rationalisation intégrale et planétaire de la société ? Des hommes du XXe siècle, en habit de clergyman au surplus, croire à pareilles balivernes ! Nous sommes désormais des « adultes », que diable ! Les problèmes de la sexualité sont autrement intéressants !

***

Je ne dirai rien ici de la « science » du P. Teilhard. J'ai poussé quelques pointes, en ma jeunesse, du côté de la biologie et je me suis sans cesse tenu au courant des diverses théories imaginées par les savants pour rendre compte d'une évolution des espèces qu'aucune expérience, aucune observation ne font apparaître.

Je m'en tiens donc aujourd'hui comme hier à ce qu'écrit mon collègue Louis Bounoure, professeur à la Faculté des Sciences de Strasbourg, dans un livre admirablement pensé et non moins admirablement écrit, intitulé : **Recherche d'une doctrine de la vie** (Paris, Robert Laffont, 1964) dont je conseille vivement la lecture à tous les étudiants de Liège : « Nulle explication (dit à propos de l'évolution ce probe et grand et vrai savant, fidèle aux principes de la science expérimentale établis par Claude Bernard) nulle explication n'est plus contraire à la réalité, car jamais on n'a vu une espèce se transformer en une autre ni dans la nature, ni dans les innombrables expériences instituées pour obtenir ce résultat. Quant à l'histoire paléontologique des êtres vivants, elle montre les grands groupes d'animaux anciens séparés les uns des autres par de telles différences d'organisation et de plan structural qu'il est insensé d'imaginer qu'ils ont pu descendre les uns des autres ; chacun d'eux apparaît bien plutôt comme une invention originale ou une création nouvelle. Le mystère de l'origine et de la diversification du monde vivant reste entier ; l'évolution biologique n'est qu'un mythe, entièrement illusoire ». Homme de laboratoire et d'une honnêteté scientifique poussée jusqu'au scrupule, Jean Rostand écrit à son tour : « L'évolutionnisme est un conte de fées pour grandes personnes ».

Que l'évolutionnisme soit une croyance, une foi, une religion, compensant sa carence de crédibilité par un fanatisme aveugle, est magnifiquement démontré par le P. Teilhard lui-même dans son aventure avec le fossile sensationnel de Pittdown. Le R. P. tenait avec lui « le chaînon manquant », le **missing-link** dont parle Darwin ! Il avait enfin sa raison de croire en l'Evolution, grâce à cette mandibule sur laquelle il lisait le passage du singe à l'homme ! Par malheur, l'**Eoanthropus** n'était qu'un faux grossier ! « Les hommes qui ont une foi excessive dans leurs théories ou dans leurs idées, écrit justement Claude Bernard, sont non seulement mal disposés pour faire des découvertes, mais ils font aussi de très mauvaises observations ».

La contribution de Teilhard à la science est du reste infime et l'aurait mis au niveau d'un paléontologiste de n^me^ ordre, si son œuvre « parascientifique », aussi parallèle à la science, et ne la rencontrant jamais, que les paraliturgies le sont à la liturgie, n'avait été projetée dans le domaine public de la jobarderie par une des plus brillantes opérations publicitaires que le monde ait connu.

Voilà qui est remarquable.

Comme toutes les modes, toutes les vogues, tous les engouements, le teilhardisme — et les divers évolutionnismes qui l'ont précédé — s'explique entièrement par les conditions du milieu où il est apparu. La causalité sociologique s'exerce ici en plein.

Les théories évolutionnistes ne s'expliquent que dans la mesure où les conditions sociales dans lesquelles l'homme se trouve depuis deux siècles ont profondément changé. La grande Révolution française a brisé toutes les communautés de destin dans lesquelles l'être humain s'incorpore par naissance et par vocation : la famille, le métier, la petite patrie et la grande ne sont plus les prolongements de l'individu ou les corps de surcroît où il rencontre d'autres êtres humains dont il a de la sorte une connaissance **vécue.** Il est inutile d'insister ici sur ces changements dont nous n'avons pas encore mesuré toute l'ampleur et qui se résument tous dans un seul mot : **le déracinement.** L'homme n'a plus rien de stable ou de fixe tout au long de son existence. Comme la feuille morte, il éprouve l'impression d'être emporté par le vent. Il se sent changer sans cesse. Sa vie change, **et du même coup sa conception de la vie :** tout est désormais pour lui **en devenir,** parce qu'il est lui-même en devenir et que toutes les sociétés nouvelles qu'il édifie autour de soi sur les ruines des communautés naturelles, se remplacent les unes les autres, comme des châteaux de cartes successifs, avec une vitesse accélérée.

Ce que Michelet appelait **l'accélération de l'histoire** n'est autre que ce devenir qui affecte les sociétés humaines depuis 1789 et qui s'est reprojeté de la vie de l'homme dans la vie tout entière, et, finalement, avec Teilhard, dans l'univers divinisé. La deuxième guerre mondiale n'a fait que renforcer cette indéniable évolution dont la nature simple, évidente, mais peu remarquée, est d'être **une révolution continue.**

On comprend ainsi pourquoi le teilhardisme est **le contraire du christianisme.** Son caractère révolutionnaire est incontestable : sa révolte se dresse contre tout ce qui relève de la nature et contre tout ce qui relève de la Grâce, exactement comme le Communisme avec lequel il a du reste la plus étroite affinité, ainsi que le remarque le philosophe marxiste Garaudy. Il n'y a pas pour Teilhard de « nature », puisqu'il n'y a pas de caractères immuables en aucun être, puisqu'il n'y a même pas d'être. Il n'y a pas davantage de Grâce surnaturelle puisque Dieu n'est rien en dehors de l'univers dont il est le pur levain immanent, puisque la gratuité de la Grâce et la nécessité de l'Evolution s'excluent.

Aussi bien, le teilhardisme est-il, comme le montre la plus élémentaire observation, la croyance implicite ou explicite de tous ceux qui veulent chambarder le Christianisme et n'en plus laisser pierre sur pierre.

Il est aussi la croyance de tous ceux qui ont en haine la nature de l'homme, par orgueil, par vanité, par ressentiment, par angélisme ou, plus souvent encore, par sottise. Toute entreprise de subversion se coule dans le moule du teilhardisme. C'est en lui que s'opère la jonction du collectivisme et d'un christianisme inverti, vidé de toute sa substance. Plus précisément encore, il est la forme religieuse que revêt le marxisme là où il veut supplanter le catholicisme.

J'ai trop en haine la haine, surtout lorsqu'elle s'avance larvée, doucereuse, mielleuse, au nom de l'amour ou de Celui qui est l'Amour, pour ne pas la pourfendre chaque fois que je l'aperçois.

Marcel DE CORTE,
Professeur
à l'Université de Liège.

AUX ALENTOURS DE TEILHARD

● par NICO JEURISSEN ●

Vouloir écrire un article sur Teilhard de Chardin serait assez prétentieux de la part d'un profane. Aussi ne s'agira-t-il que de certaines réflexions « *aux alentours de l'œuvre Teilhardienne* ». Ces réflexions sont celles d'un étudiant et d'un chrétien qui cherche tout simplement une formulation authentique à son sens humain et à son sentiment religieux.

Face à Teilhard, il y a ceux qui parcourent les salons en parlant abondamment de la noosphère ; ceux qui voient en Teilhard une monstrueuse hérésie parce que atteinte aux dogmes les plus sacrés et les plus éternels de notre patrimoine ; il est enfin ceux pour ui Teilhard signifie une remise neuf pour la pensée humaine et chrétienne, une recherche plus authentique et plus pénétrante de la vérité.

Ce serait trahir Teilhard que de parler d'un système théologico-scientifique teilhardien. Tout d'abord, parce qu'aujourd'hui, Aristote ou Saint Thomas ne sont plus possibles. Et c'est bon signe !... Nous ne pouvons plus croire actuellement qu'un esprit à lui seul soit capable d'élaborer le « le Système ». Ensuite, Teilhard lui-même s'est toujours refusé à élaborer ce système. Il s'est contenté de poser les problèmes et de planter quelques jalons, orientation de la recherche. « *Malgré certaines apparences*, écrivait-il, *la Weltauschanung (1) que je propose ne représente aucunement un système fixe et fermé. Il ne s'agit point ici (ce serait ridicule !) d'une solution déductive du monde « à la Hégel », d'un cadre définitif de vérité, - mais seulement d'un faisceau d'axes de progression, comme il en existe et s'en découvre peu à peu dans tout système en évolution. Non point épuisement de la Vérité, mais lignes de pénétration par où s'entrouvre devant nos yeux une immensité de Réel encore inexploré* ». *Ainsi apparaît-il que Teilhard est plus un fervent qu'un maître* ».

La pensée Teilhardienne présente paradoxalement un aspect traditionnel et un aspect novateur à la fois.

Que Teilhard *se rattache à la tradition la plus authentiquement spirituelle du Christianisme* est incontestable. Il rappelle Saint Thomas par son réalisme et par son sens de l'unité concrète de l'homme. Il rappelle Duns Scot (2) par sa théologie du Christ. Il rappelle Saint Irénée et Saint Grégoire de Nysse, par son sens comique. Les sources Pauliniennes et Johanniques transparaissent dans sa pensée, jusque dans sa Plerônisation (3), ses fameux points 2 et 3 et dans le Christ qui est

Teilhard a visionné, il n'a pas prophétisé. C'est par cette vision, que Teilhard a innové. Il a tracé des lignes de recherches et ouvert des portes que certains tabous scientifiques et théologiques maintenaient désespérément fermées. Avec un sens historique aigu, il a repensé ce « dehors » relatif au dogme, Teilhard n'écrivait-il pas en 1945 : « *Je n'ai d'autre désir ou espoir dans ces pages, que de sentir (penser) - ou plus exactement, de « praesentire cum Ecclesia* ». Il a donné au dogmes *un sens plus « actuel »* en fonction d'une nouvelle formulation et d'une nouvelle problématique. De ce relativisme nous ne devons pas avoir peur... Le R.P. Liégé disait : *N'ayons pas peur d'affirmer les relativismes qui grèvent notre foi connaissance de foi : relativisme historique de formulation.*

En face de ce phénomène, les « installés », ceux pour qui les vérités sont définitivement acquises, se sentent contestés. Ils répliquent alors : « Teilhard n'est plus chrétien ». Cette réaction de sécurité religieuse est fort compréhensible. On se raccroche à des *concepts* vieux de 700 ans. Giovanni Papini, adressait aux théologiens du pape Célestin VI, cette lettre « *Vous avez arrêté l'horloge de l'histoire au XVIme S. et vous continuez à servir sempiternellement la même soupe. Vous n'êtes pas sortis de l'ornière pétrifiée, des répétitions, des syllogismes mécaniques, d'un pédantisme verbal et formaliste* ».

Cette lettre devrait nous mettre la puce à l'oreille... La vérité se cherche. Et à propos de ces vérités toutes faites et fixées une fois pour toutes, auxquelles s'accrochent certains chrétiens, on pourrait se demander s'ils croient encore dans la force agissante de l'Esprit de Dieu. Si les vérités ont été définitivement formulées, l'Esprit Saint peut se mettre en chômage. On a l'impression que certaines formulations de vérité défendues avec vigueur, laissent d'autres vérités essentielles de côté. C'est pour avoir restitué les vérités intimes dans un cadre plus vrai, c'est pour avoir donné un nouvel habit à ces vérités que Teilhard est bien novateur. Il a proposé une vision synthétique de la Réalité. Il n'a pas fait qu'observer le Réel, en dégager des lignes de forces. Et il se fait qu'en prolongeant ces lignes selon leurs propres trajectoires, on en venait à une vue extrêmement profonde du Réel. Avec lui, ce n'est plus l'immanent qui s'oppose au transcendant.

Maintenant, y-a-t-il contradiction entre cet aspect novateur et cet aspect traditionnel. Non ! Car Teilhard était l'homme de la synthèse. Et cette synthèse lui était possible parce qu'il avait foi dans les valeurs éternelles qui peuvent informer le devenir humain. Elle était réalisable avec un Evangile dont les richesses ne seront épuisées qu'à la fin des temps.

Chez Teilhard, Création, Incarnation et Rédemption constituent trois actes indissolublement liés dans : « *l'apparition de l'Etre participé* ». Les 3 mystères du Christianisme n'apparaissent plus que comme trois faces d'un même mystère, celui de la « *Pléronisation* », c'est-à-dire le Christ s'assimilant toute l'Union afin de se soumettre à celui qui a tout soumis, en sorte que, selon la belle formule de St Paul, *Dieu soit tout en toute chose*. L'univers, que les anciens se représentaient comme une roue tournant éternellement, n'est donc pas conforme à la vision biblique et chrétienne d'une Création qui tend tout au long de sa genèse à sa consommation dans le Christ. Ce Jésus historique occupe donc pour nous « *en position et en fonction du point Ω* ». Et la Rédemption, Teilhard ne la passe-t-il pas sous silence ? Durant toute sa vie, Teilhard a eu les yeux braqués sur le Christ ressucité, mais pour Teilhard, comme pour la ligue de théologiens fransiscains, la Création implique la Rédemption.

Contrairement à Saint Thomas, la Rédemption n'apparait pas comme la réparation d'une *accident* survenu dans le plan créateur de Dieu. Et l'Incarnation constitue la révélation suprême de Dieu, et la conduite de la Création à son terme. Pour mener la création à bon port, le Christ devait assumer le « péché du monde ». Et la Croix est signe de cette loi inévitable : la création se fait à travers l'échec et la douleur. Dieu fait Homme devait ainsi remplir le rôle de *Rédempteur* de l'Humanité. Le *Christ Rédempteur est ainsi « Christ-Evoluteur* ». c'est à dire celui qui porte tout le poids du monde en progrès. On a pu objecter que l'humaine réalité du Jésus historique se dessinait dans le surhumain. Rien n'est moins sûr, car c'est Jésus de Nazareth qui fait toute la concrétude du Christ Oméga.

Teilhard nie-t-il le mal ? Car si Teilhard minimise le mal, il minimise la Rédemption ! Le grand mérite de Teilhard, c'est de nous délivrer d'une conception, d'un mal « accident ». Dans notre univers tel qu'il se construit, la mort, le mal, la douleur ne sont pas des accidents purement fortuits : ils font nécessairement partie du processus de la création...

On a fait à l'œuvre Teilhardienne beaucoup de reproches : certains peut-être sont justifiés, d'autres le sont moins. Le reproche le plus grave peut-être porte sur l'extrapolation de concepts soumis à une critique phylosophique ou théologique trop peu rigoureuse. A vrai dire, Teilhard n'aurait pas su percevoir avec suffisamment de précision les phénomènes super-humains et même simplement humains. L'œuvre de Teilhard, on ne le répétera jamais assez, est une *vision, non une description*. C'est une *imagerie* dans laquelle on se représente les Réalités que l'on ne peut exprimer, ni même articuler. Et ceci explique en partie le style poétique de Teilhard. Aussi, la lecture de Teilhard, si elle laisse l'esprit satisfait de sa vision, laisse aussi un petit goût de cendre, l'esprit étant incapable de se saisir de ce qu'il avait scruté. Notre grand ennemi est peut-être ici la forme occidentale de notre pensée. Notre esprit se refuse facilement à imaginer, (au sens plein : à rendre la réalité en image) mais veut tout conceptualiser. Il faut bien l'avouer : jusqu'à l'Evangile parce que fait d'images, nous est difficilement accessible.

C'est un grand espoir que Teilhard a soulevé dans tous les milieux. Nos milieux chrétiens souffraient et souffrent encore d'une « *schizophrénie intellectuelle* ». Ils ont l'intuition que le Christianisme est irremplaçable, mais n'arrivent pas à concilier leur foi avec la Weltanschanung du XXme siècle. Teilhard a connu le succès pour avoir considéré un monde localisé et limité mais un monde planétaire, non plus un Christ étriqué mais cosmique. N'écrivait-il pas lui-même : « *Sous sa présentation courante, la religion chrétienne semble étoite à notre esprit et notre cœur y étouffe* ».

Dans les milieux non chrétiens, Teilhard a donné une vue pleine et plus belle du « phénomène religieux ». C'est que les meilleurs des athées ne s'écartent pas du Christianisme, parce que celui-ci est trop difficile mais parce qu'il n'est pas assez beau. S'ils n'admettent pas le Christ, c'est parce qu'ils ne reconnaissent pas en lui les traits de ce qu'ils attendent et adorent. L'athéisme contemporain ne se préoccupe pas tant de la preuve de la non-existence de Dieu mais de donner « prise à l'homme sur sa propre existence ». L'homme contemporain n'est donc pas a-religieux mais au contraire *plus religieux* qu'auparavant. Et pour tous ces hommes religieux, Teilhard veut dire que la *Religion de la Terre implique la Religion du Ciel*, et c'est finalement la même chose. Teilhard écrivait pour tous « les hommes de bonne volonté : « *Il semblait, jadis, n'y avoir que deux attitudes géométriquement possible pour l'homme : aimer le Ciel ou la Terre. Voici que dans l'espace nouveau, une troisième voie se découvre : aller au Ciel à travers la Terre. Il y a communion (la vraie) à Dieu par le Monde* ».

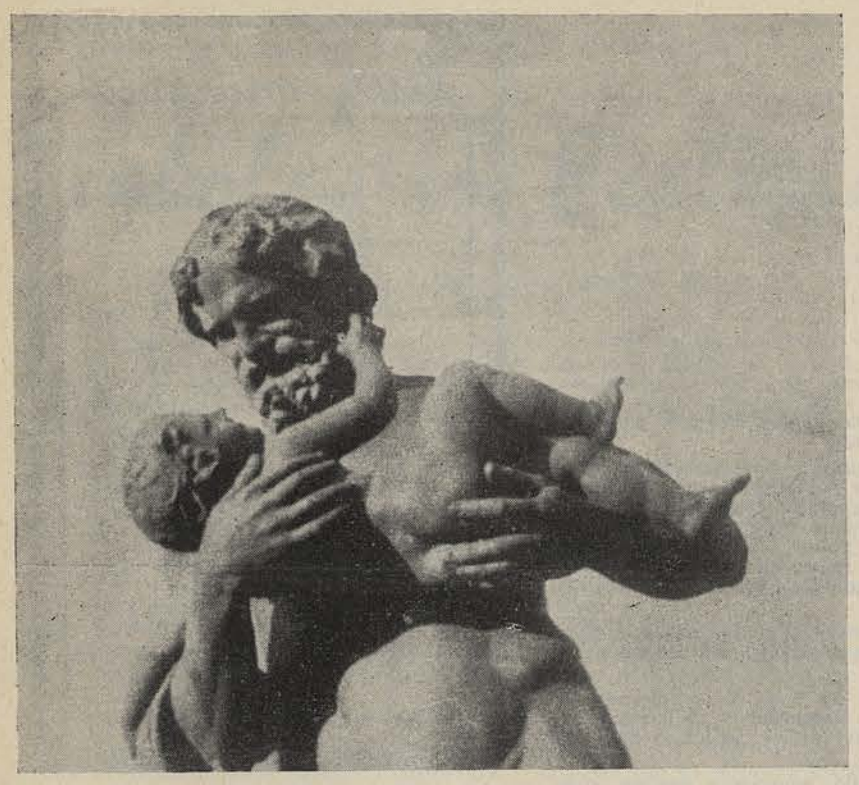
Cette via tertia, qui unit Dieu et le Monde consiste, tout compte fait à essayer d'AIMER le Monde comme Dieu aime l'Univers créé dans son Christ qui progressivement se l'incorpore. La vision teilhardienne resocialise ainsi le monde moderne : elle refait de l'Univers un sanctuaire.

La vision de Teilhard est-elle vraie ? L'avenir nous l'apprendra, mais en tout cas elle est authentique. L'honnêteté intellectuelle nous oblige à reconnaître que Teilhard n'a pas voulu tout simplement aider un chacun à monter suivant sa propre ligne. Et Jésus lui-même n'avait pas dit : je suis une borne mais bien « *Je suis la Voie* ».

Nico JEURISSEN.

---

(1) Vision du Monde.
(2) Duns Scot est ce théologien franciscain de la fin du 13me s. qui, contrairement à St Thomas d'Aquin, affirmait que le dessein initial de la création impliquait l'Incarnation et que par conséquent le rapport entre le Christ et le Monde n'est pas accidentel.
(3) Plérônisation : constitution progressive de cet organisme surnaturel fourni par le Christ uni à son Corps mystique.



ENTRE L'ESTHÉTIQUE ET LA SPONTANÉITÉ ou L'ART EST-IL MORIBOND ?

● par Jean-Pierre BOURS ●

L'artiste est un écartelé.

Depuis toujours, il a dû trouver sa voie entre le cri qui l'exprime, et la mélodie qui l'enchante ; entre une confession où il serait tout entier, mais dont l'esthétique serait bannie, et un art de façade, attaché à la beauté seule, un élégant grimace qui ne dissimulerait rien. Aussi, quel univers entre la beauté froide des sonnets d'Hérédia, et certains poèmes quasi scatologiques d'Artaud ! Pourtant, ni l'un ni l'autre ne vont à l'extrême : Hérédia « se trahit », comme Artaud ne peut, et ne veut, éviter « de faire de la littérature ». En somme, le problème de l'artiste a toujours été — et reste encore — de REUSSIR UN COMPROMIS ENTRE LA SPONTANEITE ET L'ESTHETIQUE.

Le plus grand poète actuel, le plus authentique — je parle de Michaux — écrivait un jour : « Je ne sais pas faire de poèmes, ne me considère pas comme un poète, ne trouve pas particulièrement de la poésie dans les poèmes et ne suis pas le premier à le dire. La poésie, qu'elle soit transport, invention ou musique, est toujours un impondérable qui peut se trouver dans n'importe quel genre, soudain élargissement du Monde. Sa densité peut être bien plus forte dans un tableau, une photographie, une cabane. Ce qui irrite et gêne dans les poèmes, c'est le narcissisme, le quiétisme (deux culs-de-sac) et l'attendrissement assommant sur ses propres sentiments. Je finis par le pire : le côté délibéré. Or, la poésie est un cadeau de la nature, une grâce, pas un travail. La seule ambition de faire un poème suffit à le tuer ».

Voilà bien définie l'essence même de la poésie. Elle est universelle. Il est la poésie en musique, comme en peinture ou en littérature. Il s'agirait, pour en revenir à ce que je disais plus haut, du POINT D'INTERSECTION IDEAL ENTRE LA SPONTANEITE ET L'ESTHETIQUE.

Je m'explique. Il est évident — qui pourrait le nier ? — que l'un des buts fondamentaux de l'Art est la Beauté. Celle-ci est à la base de ce que les pédants aiment appeler l'« Extase », c'est-à-dire, tout simplement, un sentiment fort proche de l'admiration passionnée (donc de l'amour), un oubli momentané de soi-même... une « communion ». L'autre but de l'Art serait d'exprimer l'Homme, ses problèmes, ses doutes ou sa Foi — et par là Dieu ou le Néant. D'un côté, nous aurions le Parnasse (ce que l'on appelait « l'Art pour l'Art » : ses rimes riches, ses déesses aux seins glacés), et de l'autre, par exemple, le surréalisme (« Perfection, c'est paresse »). Je crois que la Poésie — et elle est impondérable — se situe à la croisée de ces deux chemins. Reste à savoir où s'opère la rencontre : plus près de la Beauté que de l'Homme ? ou l'inverse ?

***

L'inverse.

Prenons l'exemple de la poésie pure — ce qu'on appelle un « poème ». Autrefois, un ensemble conventionnel d'exigences règlementait la confection de celui-ci : il s'agissait de respecter les rimes, le nombre de pieds, la césure. Or, tout grand poète (Villon, Nerval, Baudelaire) — et cela ne fait pas l'ombre d'un doute — tout grand poète partait du sentiment à exprimer, et ne considérait ce fatras de règles que comme un canevas, nécessaire sans doute, mais secondaire. En somme, il fallait prendre l'homme comme point de départ, d'abord crier — plutôt chanter — ce que l'on avait à dire, et les règles de versification n'étaient que la mélodie qui soutient le texte.

Je suis le ténébreux, — le veuf —, l'inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie...

Que ces conventions soient aujourd'hui abolies. rien de plus naturel. (1) L'évolution de la poésie actuelle est très saine — malgré quelques crises passagères qui n'ont rien d'alarmant (le surréalisme en fut une, et des plus nécessaires). Alors ? Rien que du spontané, finie la contrainte ? Non pas. Ecrire un poème n'est pas, bien sûr, de cueillir les mots dans les prés immenses du Hasard, et de les assembler comme de sauvages bouquets. Ici, la contrainte est tout intérieure : j'affirme qu'Eluard avait le « rythme » dans le sang, que Michaux est hanté par la nostalgie de la Beauté, même s'il s'agit pour lui d'exprimer l'homme avant tout. On naît poète, on ne le devient pas : il est bien plus difficile, je vous assure, d'écrire un bon poème « moderne » qu'un bon poème « ancien ». De nos jours, en revenir aux règles classiques, c'est céder à la facilité : « la seule ambition de faire un poème suffit à le tuer ». Et nous en arrivons à ceci, cette floraison d'images étranges (pas si gratuites que cela !), indéniablement BELLES :

« Marquée par la cassure d'un mal profond, une mélodie qui est mélodie comme un vieux lévrier borgne et rhumatisant est encore un lévrier, une mélodie.

Sortie peut-être du drame du microséisme d'une minute ratée dans une après-midi difficile, une mélodie défaite, et retombant sans cesse en défaite.

Sans s'élever, une mélodie, mais acharnée aussi à ne pas céder tout à fait, comme retenu par ses racines braquées le palétuvier bousculé par les eaux.

Sans arriver à faire le paon, une mélodie, une mélodie pour moi seul, me confier à moi, éclopée pour m'y reconnaître, sœur en incertitude.

Indéfiniment répétée, qui lasserait l'oreille la plus acquiesçante, une mélodie pour radoter entre nous, elle et moi, me libérant de ma vraie bredouillante parole, jamais dite encore.

Une mélodie pauvre, pauvre comme il en faudrait au mendiant pour exprimer sans mot dire sa misère et toute la misère autour de lui et tout ce qui répond misère à sa misère, sans l'écouter.

Comme un appel au suicide, comme un suicide commencé, comme un retour toujours au seul recours : le suicide, une mélodie.

Une mélodie de rechutes, mélodie pour gagner du temps, pour fasciner le serpent tandis que le front inlassé cherche toujours, vainement, son Orient.

Une mélodie... »

(Henri Michaux)

***

Il en est de même dans les autres domaines. La condition même de l'Art, non, ce n'est pas de « s'entraver à bon escient » ! Ces « entraves » consistaient, oui, en un gage d'authenticité, peut-être : rien de plus. Dante substitue l'italien au latin (la langue officielle en littérature à son époque), pour écrire sa Divine Comédie. Dostoïevski fait éclater les règles romanesques : eut-il jamais exprimé avec tant de force ce qu'il devait nous dire, s'il avait écrit comme Tourguéniev ? Faust, de Gœthe, est une pièce baroque, excessive : classique, qu'en serait-il resté ? Corneille lui-même, ce bon Corneille, n'a-t-il pas encouru les haros de la critique, pour avoir, dans le Cid, transgressé la règle des trois unités ? Beethoven, dans ses derniers quatuors, a-t-il oui ou non posé les jalons de cette insurrection contre la gamme diatonique classique, que devait reprendre et pousser jusqu'au bout Schœnberg ? Faut-il parler du Greco, de Goya ? De Claudel, de Berlioz ?... Tout grand artiste, un jour, n'a pas pu ne pas sentir l'imminent besoin — plus fort que toute préoccupation esthétique ! l'imminent besoin de crier ce qui l'oppressait, de « rompre les barrages » pour se faire comprendre des « autres », pour savoir partager ce qui bougeait en lui, là !, au niveau de l'âme... Et « cela », quel poète l'a mieux réussi que Rimbaud, sans jamais se départir de la « Beauté » ? Mais tout s'explique : Rimbaud avait la Poésie dans le sang, lui qui jamais ne fut qu'adolescent.

En notre siècle d'hypocrisie, où tout n'est que décors, où les sentiments ne sont plus que des fards, n'est-il pas heureux que cela au moins soit écroulé : le « délibéré » comme disait Michaux — la préciosité ? Bien sûr, la Beauté n'y trouve pas toujours son compte : notre génération veut la vérité d'abord. Est-ce un mal ? Je sais que la peinture souffre d'être déchirée, que le nouveau roman se cherche encore, que trop d'expériences de laboratoire s'arrachent la musique, pour n'en laisser parfois(hélas !, que des lambeaux de sons informes, des grincements dans la nuit. Mais non, non, nous n'avons pas le droit d'être pessimistes : il suffit qu'un poète, un seul, retrouve sans avoir cherché les arcanes de la Poésie — celle qui est séculaire, la vraie — et toutes ces erreurs commises, la plupart de bonne foi, ne nous apparaissent déjà plus que comme le verso nécessaire d'un recto lumineux, que comme l'ombre du soleil.

J.-P. BOURS.

(1) Ici, j'ai à répondre à l'article que Monsieur Soreil a eu la gentillesse - et la condescendance - d'écrire dans la « Guimbarde », pour réfuter certaines de mes assertions d'autrefois à propos d'Eluard. J'aimerais qu'il voie dans les lignes qui suivent, non une orgueilleuse réfutation, mais une tentative très sincère, de justification.

DÉFOULEMENT COLLECTIF

afin de favoriser les MARIAGES CHRETIENS

SOIREE DU VAILLANT

MARDI 16 MARS

UNE DATE A RETENIR
et que l'on retiendra

AS OUHÈS

Participation :
Etudiants : 25 Frs.
Membres : 20 Frs.

L'Avis d'un étudiant-ingénieur sur :

« PLANETE » ou le réalisme fantastique

● par Joseph METTEN ●

Planète, faut-il le rappeler, est une revue toute récente aux aspects pour le moins bizarres.

Civilisations anciennes, monde futuriste, alchimie, télépathie, imagination, mutation de l'homme, parapsychologie, fantastique, autant de thèmes et de notions qui se retrouvent et s'entrecroisent dans chaque numéro de la revue.

S'agit-il d'articles farfelus qui n'ont de valeur que par leur originalité lançant un défit stupide à la science ?

Est-ce une nouvelle forme de snobisme tirant son orgueil d'une science vue par des fantaisistes présomptueux ?

Ou bien l'ensemble des écrivains appartient-il à un groupe dont les façons de concevoir les origines de l'homme, son évolution, ses possibilités, sont essentiellement différentes et d'une richesse nouvelle qu'il ne faut nullement négliger.

« **Le matin des Magiciens** » (1) de **Pauwels** et **Bergier,** Directeurs de la Revue, permet de donner une réponse aux questions et de définir l'esprit de travail, le but et la philosophie de Planète.

L'ESPRIT DE TRAVAIL ET LE BUT DE PLANETE

Planète s'efforce de réétudier tous les phénomènes tant historiques qu'humains ou scientifiques en renversant les frontières dressées contre l'imagination « fée et reine de la recherche » (Einstein).

C'est dans un **esprit très ouvert** à tous les aspects d'un problème, surtout à ceux que l'on a l'habitude de rejeter a priori parce que appartenant au royaume du fantastique, que travaillent les collaborateurs de Planète, américains ou russes, mystiques ou scientistes, spiritualistes ou matérialistes.

Il s'agit d'une tentative de révolution intellectuelle à l'échelle mondiale, basée sur la méthode du **« réalisme fantastique ».** En deux mots il s'agit d'étudier honnêtement et objectivement tous les faits (même s'ils sont en désaccord avec les données de la science actuelle) en détruisant tous les obstacles créés par un scientisme fermé au fantastique.

Planète publie par exemple des articles de R. Oppenheimer, Saint-John Perse, Jacques Ménétrier, Jean-Louis Barrault, Jean Charon, Arthur C. Clarke... ; autant de collaborateurs de renommée mondiale travaillant dans cet état d'esprit.

Pour orienter la façon de penser de l'homme sur une voie nouvelle, Planète suggère un nombre considérable d'hypothèses parfois les plus déroutantes sans qu'aucune solution ne puisse être apportée actuellement ; peu importe, cette façon brutale de présenter les problèmes les plus variés et troublants peut pousser d'autres esprits réceptifs, à faire des recherches beaucoup plus profondes.

Pauwels a senti l'objection que beaucoup feront à la lecture de son livre : « il y a des tas de sottises dans le « matin de magiciens ». **« Mais si le bouquin donne envie d'aller y voir de plus près, nous aurons atteint notre but ».**

« Nous disons rapidement et brutalement ce que nous avons à dire comme on frappe à la porte d'un dormeur quand le temps presse ».

Planète ne donne nullement la clef de tous les problèmes, au contraire elle augmente à dessein le nombre d'énigmes.

PLANETE ET L'HISTOIRE

Planète est orientée vers le destin de l'homme à travers le temps et l'espace. A travers l'histoire, l'homme ne perd pas le fil qui le relie à l'immensité.

L'étude des sciences dites humaines (histoire, psychologie...) se fait dans la même ligne générale : la méthode du « réalisme fantastique » doit guider l'historien moderne dans ses recherches ; « à tourner le dos au fantastique, l'historien se trouve parfois conduit à de fantastiques erreurs.

L'histoire, pour Planète, traverse une crise profonde qui n'a d'issue que si la manière de concevoir les événements à partir des causes les plus profondes et parfois fantastiques n'est entièrement modifiée.

Dans son livre, Pauwels indique vaguement une direction nouvelle de recherche d'une **« histoire invisible »** : les lignes de force de l'histoire peuvent être aussi invisibles et pourtant aussi réelles que les lignes de force d'un champ magnétique.

Dans cet ordre d'idée, il illustre cette théorie en développant très longuement l'évolution de **l'Allemagne hitlérienne,** d'une manière très originale, surprenante et inédite.

Ces pages, que beaucoup critiqueront bruyamment, valent la peine d'êter lues avec un esprit critique et objectif.

Si l'auteur consacre plus de cent cinquante pages de son livre à cette étude, la philosophie de Planète n'en reste pas moins le point capital.

LA PHILOSOPHIE DE PLANETE

Elle se définit en répondant à une cascade d'interrogations qui s'enchaînent : « Sommes-nous seuls dans l'univers ? » - « Sommes-nous les derniers ? » - « L'évolution s'arrête-t-elle à l'homme ? » - « Le supérieur n'est-il pas déjà en formation ? » - « N'est-il pas déjà parmi nous ? »

Planète lance l'hypothèse fantastique de **l'existence d'autres civilisations terrestres (ou même extra-terrestres) aussi évoluées que la nôtre** sur tous les plans et qui au moment d'évoluer au stade suprême ont totalement disparu.

Voilà pourquoi l'étude du passé est capitale, en ce sens qu'elle permet d'évoluer plus facilement vers le futur.

L'intelligence humaine a un **pouvoir illimité ;** Planète étudie les nouvelles facettes de l'esprit humain : parapsychologie, télépathie, lévitation... autant de phénomènes extraordinaires qui pourraient ouvrir des portes sur un infini tout proche. Les génies retiennent aussi toute l'attentiun des collaborateurs de Planète (Boscovich (2) par exemple).

L'homme ne connaît que l'état de veille et de sommeil ; mais la mutation finale est toute proche.

Tout, à travers les âges et les civilisations, est dirigé vers la **transmutation de l'homme lui-même,** vers sa divinisation, sa fusion dans l'énergie.

Intelligence totale, conscience éveillée, c'est vers ces conquêtes essentielles que l'homme se dirige.

Dieu (car Planète croit en une force absolue, origine d'une unité magnifique à travers le temps et l'espace) nous a créé le moins possible ; Il veut que l'homme se refasse lui-même.

Planète crie à l'humanité que les temps sont venus de franchir cette étape suprême ; étape que certain aurait peut-être déjà franchie dans le passé ou le présent (les mutants).

A ce stade, **l'esprit humain verra tout l'univers** dans une unité rigoureuse, il comprendra la **signification ultime de « l'Histoire du monde ».**

Tel est le message de Planète.

Nous avons essayé de faire ressortir les traits principaux du « Matin des Magiciens » et de Planète, sans ajouter la moindre critique, d'abord parce que l'ensemble des problèmes soulevés sont d'une multicité et ampleur telles qu'il est actuellement impossible de les résoudre ou parfois même de les comprendre, et ensuite, pour rester dans la même ligne que Pauwels et Bergier : faire surgir plus d'hypothèses que de présenter de solutions.

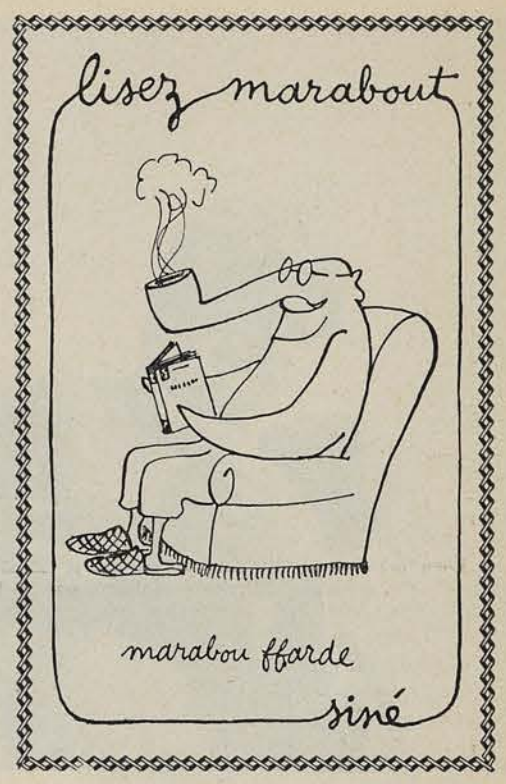
Cette étude beaucoup trop brève et simplifiée pourra peut-être amener certains à lire planète dans l'état d'esprit souhaité par les écrivains du « Matin des magiciens » ; avec ces données, chacun a le droit de tirer les conclusions que sa pensée lui suggère. Dans le même ordre d'idée, nous terminerons par une interrogation : « Le matin des magiciens », aube ou aurore d'une vie nouvelle ?

Jo METTEN
1re Métallurgie.

(1) **« Le Matin des Magiciens »,** de Pauwels et Bergier. Livre de poche. 630 pages.
« Crédo » de la revue Planète, définissent l'action de Planète.

(2) Boscovich : Voir **« Le Matin des Magiciens »** P. 559.
« Un mutant au XVIIIme siècle : Roger Boscovich Planète nº 17.
Ce jésuite aurait découvert la théorie des quanta, la mécanique ondulatoire et même d'autres théories en avance sur la science de notre XXme siècle. Il s'agit d'un spécimen parmi des dizaines d'autres.

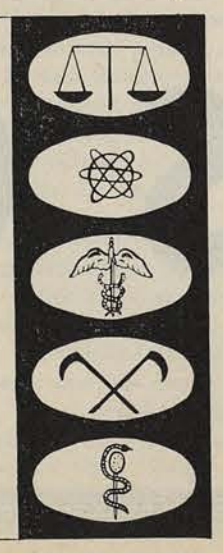
N.D.L.R. : Certains articles de la revue précitée sont à prendre avec... des pincettes ! ! !



Ars. Pirotte
ET FILS
TAILLEUR - CHEMISIER
15, RUE CHARLES MAGNETTE — LIEGE — TEL. 23.31.40

Banque du Crédit Liégeois S.A.
28-32, rue des Carmes, LIEGE
Tél. : 32.09.73 et 32.00.62
TOUTES OPERATIONS DE BANQUE, BOURSE, CHANGE
CARNETS DE DEPOTS A DES TAUX INTERESSANTS

LIBRAIRIE DES SCIENCES
LSN
J.-M. NOSSIN
13, Place du XX Août
LIEGE -:- Tél. 32.28.01
Agence d'éditions Anglo-U.S.
SCHAUM'S OUTLINE SERIES
Tous les livres scient. et univ.
Rapidité des délais de livraison



Pour tous vos VÊTEMENTS de PROTECTION
Cache-poussière tous modèles, tabliers labo et dissection, pantalons blancs
A LA POSTE Maison THOMA
RUE REGENCE 42, LIEGE
Importantes réductions à MM. les Etudiants —— Ouvert de 9 à 19 h.
EQUIPEMENTS COLONIAUX - MALLES METALLIQUES

Quelques réflexions sur les réformes liturgiques

Diabolus in Ecclesia !

● par Philippe DEWONCK ●

Les dernières réformes liturgiques ont jeté l'émotion parmi certains chrétiens : « on nous change notre messe » ! Et l'on accuse presque cette « Nouvelle Eglise » de fille de Bââl, on fait état d'une conjuration aussi vaste que noire au sein même du Concile et le premier forfait de ces malfaiteurs serait la mise en place de ces quelques réformes qui font l'objet de notre article. Dégageons-en l'esprit.

Une notion, celle du sacrement. - Le Sacrement est essentiellement un signe, le signe visible, tangible de la rencontre entre Dieu et l'homme.

D'abord les hommes. Ils vivent leur vie. Ils se trouvent dans des situaitons diverses : un enfant vient de naître, une foule, un repas, un jeune homme conte fleurette... Ce sont des situations humaines.

Dieu maintenant. Et Dieu révélé par le Christ, prêché par les Apôtres, puis par l'Eglise qui garde son message : l'Ecriture explicitée par la Tradition.

Le Sacrement, lui, assure la jonction entre Dieu et les Hommes. Il prend certaines situations humaines et les confronte avec le message de Dieu. Ainsi ce couple d amoureux qui reçoit Dieu, se hausse à lui, qui s'en trouve élevé, transcendé, c'est le sacrement de mariage.

***

La liturgie a comme but essentiel la mise en valeur de cette situation humaine. Elle y parvient en recourant entre autres à la sybolique. - C est ici que les réformes entrent en jeu. Un exemple nous guidera : l'agenouillement.

Un rappel historique est nécessaire, non pas pour faire ressortir « les poteaux indicateurs du sens de l'histoire », mais pour comparer les circonstances.

Transportons-nous à l'époque où la liturgie se constituait. Chaque époque a sa symbolique. Ainsi, en ce temps, un sentiment de respect se matérialisait, se manifestait dans la vie quotidienne par l'agenouillement.

Passons du profane au sacré. Ce fut bien sûr le même symbole - l'agenouillement - qui servit à exprimer concrètement le sentiment de respect de tout chrétien devant Dieu. Nous assistons là à une transposition : nous sommes passés du temporel au spirituel, mais l'attitude a joué le rôle de « pont » Ainsi — chose excellente —, le sacré est parfaitement incarné dans le profane.

C'est de cette manière que la liturgie s'est constiutée : on « christianisa » les symboles profanes. Grâce à cette technique, l'incarnation du sacré dans la vie quotidienne était complète.

***

Mais depuis cette époque, la symbolique a évolué. La liturgie tenta de s'adapter à ces changements, ce qu'elle fit de plus en plus mal : elle se figea et se durcit en système ; manquant de souplesse, elle oublia son caractère essentiellement relatif à une culture déterminée.

Ainsi, en 1965, l'agenouillement dans la vie quotidienne n'a plus aucun sens. Ce symbole est mort. Son utilisation dans les offices religieux ne peut conduire qu'au formalisme et à une désincarnation de l'esprit religieux (qui au lieu de pénétrer et d'animer notre société n'est plus qu'un phénomène marginal...). Etonnons-nous d'avoir perdu le sens du sacré !...

***

D'où la nécessité - urgente - non d'une révolution, mais d'une « re-forme », d'une remise en forme qui trouvera des leçons intéressantes dans la tradition, puisqu'il s'agit de retrouver l'esprit qui pouvait animer la liutrgie du XIIS^{me} siècle, par exemple : procédons comme les liturgistes des temps anciens : par intégration des symboles. Ainsi, au cours des offices religieux, l'on apercevra plus concrètement grâce à cette liturgie régénérée la situation humaine que nous vivons.

***

Un dernier exemple, la Messe. - En 1965, une réunion de personnes suivie d'un repas est une situation humaine normale. Prenons cette situation, confrontons là avec le message de Dieu, il en sortira une messe, en quelque sorte...

C'est pourquoi, tout au long de la messe, la liturgie insiste sur l'aspect *réunion* en donnant à tous ceux qui y prennent part des raisons de se trouver ensemble : chants, lectures écoutées de tous, audition de musique - ainsi, à Andenne, la veillée de Noël de 1964 était entrecoupée de pièces jouées sur un clavecin amené au milieu du chœur... - Ces moyens cherchent à créer entre les gens qui se sont réunis une même âme, des liens communs, éléments qu'on trouve dans toutes les réunions profanes.

***

C'est aussi le but de la Paroisse : donner à ses habitants une raison - géographique celle-là - de se réunir. Cependant - tout passe... - l'esprit de quartier, la base de la Paroisse, perdit de sa vigueur. Déjà au XIXme siècle, on remarque des tentatives visant à trouver d'autres critères de regroupement : ce sera la classe sociale ; ainsi l'église Saint-Denis à Liège, devint au XIXme siècle, l'église chic de la ville. C'est une tentative semblable - retrouver un critère de regroupement - que traduit l'idée de Paroisse Universitaire. Tous ces essais sont déterminés par les phnomènes sociaux que nous vivons.

***

Pour conclure ces quelques réflexions au sujet de ces réformes qui effarouchent tant de monde, nous dirons que cependant nous éprouvons à leur égard un sentiment de crainte ; les réformes viennent bien tard mais aussi trop tôt. Trop tôt, parce que la mise sur pied d'une nouvelle liturgie demande de grands travaux de préparation. Las, leurs fruits sont amers ! Un seul exemple : bien sûr le chant grégorien est périmé, mais qu'a-t-on mis à la place sinon des rengaines aux paroles souvent stupides ? Et l'on comprend l'aigreur de certains devant ces réformes qui oublient la recommandation de Pie XII : **prier sur de la beauté.**

£ $ £ $ £ $ £ $ £ $ £ $ £ $ £ $

LA CITY

Centre Mondial de la finance

● par Jean-Pierre QUINET ●

Rares sont les centres financiers qui peuvent se prévaloir d'autant de renom. La City joue un rôle majeur dans la finance internationale depuis plus de quatre siècles. Je voudrais brosser à larges traits l'historique de son évolution.

Deux causes fondamentales président à son développement ; la révolution industrielle du Royaume-Uni précéde toutes les autres ; la création de l'Empire, un Empire qui à l'aube du XXme siècle domine le monde, provoque les échanges économiques au-delà des mers et accentue les mouvements de capitaux. Remarquons en passant l'interférence de ces deux causes. L'Empire fournit les matières premières, surtout les produits alimentaires, de sorte qu'une masse considérable de main d'œuvre se dirige vers le secteur secondaire. L'Angleterre manufacture, conditionne et exporte ses fabricats à travers ses immenses possessions. Naturellement, la City prospère grâce à ces échanges et son essor est prodigieux. Toutes les colonies, dominions, protectorats, possessions de la Couronne s'appuient sur elle pour jeter les bases de leur économie. Que l'un ou l'autre veuille épargner, il laisse son argent chez lui, c'est-à-dire à Londres.

La City devient alors le centre, le centre où les payements sont reçus, où les fonds à investir existent sur place, où toutes espèces de services, d'assurances et de frêt sont disponibles. Rapidement des liens très étroits unissent les territoires d'outre-mer avec le cœur de la métropole. Des succursales des principales compagnies britanniques notamment de banques et de sociétés d'assurances s'établissent dans les territoires susvisés.

Rien d'étonnant dès lors que bien avant la zone sterling de 1939, la livre sterling soit la monnaie d'échange sur une vaste surface du globe. C'est l'époque où le mot convertibilité est étranger à la livre car il n'y a rien de mieux. Vient la période difficile de 1938 à nos jours où l'Angleterre cesse de régner sur l'économie, où l'Empire devient graduellement le British Commenwealth avec des fortunes diverses, où le Sterling perd de son éclat. Celui-ci est rendu inconvertible pendant une décade et l'Angleterre régle alors ses échanges internationaux par des accords bilatéraux comme sur le continent d'ailleurs. La City survit nonobstant ces bouleversements. Je suis profondément convaincu qu'un système d'institutions si hautement intégrées ne peut disparaître. Il est sans doute opportun de toucher un mot ici de la structure unique de ce groupe d'institutions. Elle est unique par la proximité des établissements réunis en quelques square miles, unique surtout par la qualité des gens qui dirigent la City. Ceux-ci ont fait leurs études ensemble, vivent ensemble, frayent des clubs communs, en bref n'ignorent rien l'un de l'autre. Grâce à la confiance mutuelle qui se dégage de ces multiples contacts la City est la seule place financière ou se traitent les affaires les plus diverses portant sur des millions de livres, sans aucune confirmation écrite. N'est-ce pas là la caractéristique la plus extraordinaire de la City ? Je le crois bien. Malgré les difficultés, aucun autre centre financier international n'a remplacé Londres.

Si de nos jours le Dollar joue le rôle de monnaie de référence, si le franc suisse et le Mark de l'Allemagne fédérale sont les monnaies refuges, il n'en reste pas moins que la livre sterling est la monnaie du commerce ; plus ou moins 50 % du commerce mondial s'exprime encore en livres en 1964.

Quid des relations entre la City et le Gouvernement de Sa Majesté ?

Jusqu'en 1940 des relations de bon aloi et des contacts réguliers coordonnent l'action de la City avec le Gouvernement, mais depuis lors la City suite une politique insolationiste, à tel point que certains la dénomment le « Ghetto financier ». Ainsi ni les gouvernements conservateurs, ni les deux gouvernements travaillistes de l'après-guerre n'ont avec elle les contacts indispensables pour s'épauler mutuellement, et ceci s'avere encore exact lors de la récente crise de la livre. Une série de maladresses du Gouvernement Wilson provient de la méfiance des parties dûe au manque de relations entre-elles. Ainsi le Gouvernement hausse-t-il le taux de l'escompte un lundi alors que l'opération a lieu traditionnellement le jeudi ; Londres s'étonne... le monde s'affole. Or, dans ce cas précis, si Monsieur Wilson, Premier ministre, et Lord Cromer, gouverneur de la Bank of England, avaient eu plus de contacts et sympathie, l'emprunt de trois milliards de Dollars n'aurait pas été nécessaire. Cet emprunt n'est qu'une arme de dissuasion et équivaut pour les spéculateurs à vouloir vider la Tamise en ouvrant un robinet de cuisine.

En dépit de ces convulsions passagères, nul doute que la City trouvera dans son passé de grandeur et de tradition l'énergie adéquate à la continuation de son rôle primordial dans l'économie mondiale.

Et si vous ne connaissez pas encore la City, laissez-vous conduire du côté de Lombard Street, de Threadneedle, ...voyez ces gentlemen imperturbables, flegmatiques, sobres de leurs attitudes et sûrs d'eux-mêmes, marcher d'un pas cadencé dans la rue, chapeautés de melon, uniformément pourvus de parapluie noir qui étiquette chaque pas de leurs splendides irrationalités.

Si vous vous étonnez d'eux, ils ne s'étonneront de vous... s'il vous aperçoivent.

$ £ $ £ $ £ $ £ $ £ $ £ $ £ $ £ $

N.D.L.R. : les articles n'engagent que les opinions de leurs auteurs.

Espérance Longdoz

Liège

TÔLES FINES À FROID
TÔLES NON-VIEILLISSANTES - JOUVENCEL
TÔLES D'ÉMAILLAGE-PLANEMEL ET MONEMEL
TÔLES GALVANISÉES - GALVEL
TÔLES ÉLECTRO ZINGUÉES - ZINCOR
FER-BLANC ÉLECTROLYTIQUE
TOLES FINES A CHAUD
TOLES MOYENNES ET FORTES
FEUILLARDS À FROID, À CHAUD

E L

Téléphone 42.00.50 — Télex Eldoz 4246

LIEGE BELGIQUE

Pour leurs soupers de cours
Pour bien manger et à bon marché
tous les étudiants se retrouvent à

La Strada

Prop. : P. MASSALONGO
Salle pour banquets
Prix spéciaux pour étud.

PHILOSOPHIE — SCIENCES
INDUSTRIE — ARTS

Librairie PAX

4, Place Cockerill — LIEGE

Tél. 23.21.46

Le « Vaillant » a le plaisir et l'honneur de vous présenter une pièce qui va sortir aux Editions du Buisson dans la collection « l'ingénieur de poche ».

Une Candi à garnir

DRAME EN PLUSIEURS ACTES

● par Anonyme ●

DECOR : Le drame se passe en Europe, en une région paradisiaque appelée le VAL. *

COSTUMES : sans — **EPOQUE** : il y a très longtemps — **AUTEUR** : 2 mètres.

REGISSEUR : Théo Lefèvre.

PERSONNAGES : DAME CANDI, femme de GARNIR, maîtresse de Sir Réforme et de Centre Réforme.
GARNIR, mari de DAME CANDI.
SIR REFORME, amant de DAME CANDI (le rôle sera tenu par FRENAY).
SIR CONTRE REFORME amant de DAME CANDI, fils de SIR REFORME (rôôle tenu par MASSONET).
BLEUE fille de DAME CANDI.
POIL, fils ainé de DAME CANDI.
ETIENNE, fils naturel de GARNIR.
LES FRERES D'OR :
L. D'OR. le grand chef.
L. D'OR, personnage alléatoire de poids, âge et taille moyenne.
PIRARD, célibataire, frère de DAME CANDI.
ROZET, le barman.
HAUTOT, personnage qui ne vient rien faire.
SERPE, druide.

RESUME

1er acte : *Dame Candi vivait heureuse entourée de son mari et de ses 2 enfants. Pourtant Bleue et Poil étaient refusés par tous, et passaient leurs nuits au café « Chez Colette » car le barman seul les acceptait. Lassée sans doute d'un mari trop dévoué, dame Candi s'éprend de SIR REFORME venue de Nancy. GARNIR furieux quitte la région. Apparition de Etienne.*

2e acte : *Bleue et Poil sont flattés par Sir Réforme qui s'installe. Celui-ci reçoit l'appui du grand chef tandis que Etienne s'éprend de Bleue. Changement de comportement : Bleue et Poil sont reçus partout et par tous sauf par l'oncle Pirard qui continue à les refuser. Garnir consulte un druide qui lui apprend que Réforme à un fils.*

3e acte : *Garnir revient au Val. Il exite le fils de Réforme, Sir Contre Réforme, contre Sir Réforme. Un duel s'en suit. Contre-Réforme abbat son père. Dame Candi qui a assisté au combat tombe dans les bras du fils de son amant qui devient son amant. Garnir ferme les yeux. Il reprend le contrôle partiel de Bleue et Poil. Le grand chef accepte la nouvelle situation. Dame Candi aura-t-elle de nouveaux amants ? Bleue et Poil seront-ils à nouveau refusés partout ?*

4e acte : *Pas encore écrit.*

N.B. Toute ressemblance avec des personnes ayant vécu ou vivant encore serait purement fortuite.

** il s'agit de VAL Benoît et non du VAL-D'ISERE ou du VAL Heureux Liègeois.*

POEME OBSCENE ET VOLUPTUEUSEMENT CRAPULEUX ET MERDEUX BAVEUX

Salut bourgeois
C'est moi !
J'ai deux mots à dire à ta panse :
Elle est immense,
Elle me fait peur ;
Quelle ampleur !
En y pensant, ma chope n'aura plus aussi bon goût :
Quel dégoût !
Ta panse est une mappemonde,
Elle est immonde -
Baîllonée par un gilet
Un gibet
Plutôt
Mon gros
Pour les boutons qui y meurent étranglés
Saleté.
Qu'ils pètent ces boutons,
Nom de nom ;
Et surtout, qu'ils pètent dans la gueule
Bégueule
Que dis-je, dans l'œil
D'un autre bourgeois !

Achetez à la Librairie
Paul GOTHIER
vos livres neufs et d'occasion
3, rue Bonne-Fortune,
derrière la Cathédrale

EXIGEZ TOUJOURS
le bon Sucre d'Oreye
PUR 100 % — FONDANT — BON MARCHE
avec **POINTS « ARTIS »**
★
Dans les Grands Magasins et bonnes Epiceries

LE SPECIALISTE DES VOYAGES D'ETUDIANTS
VOYAGES MONREGAL
RENE LEONARD
Place du Martyr, 142
VERVIERS
TEL. 087/310.03
- *Prix spéciaux pour étudiants.*
- *Prix compté au départ de Liège.*

Avec cette dixième page, nous avons voulu lancer le style « mise - en - page - sans - queue - ni tête ».

le Vaillant
Journal Périodique
de la Communauté Chrétienne Universitaire.
TELEPHONE : 23.70.93 — FONDE EN 1909 — C.C.P. 716.53

— COORDINATEUR : VICTOR SCHERRER.
— COMITE DE REDACTION : JACQUES HUYNEN, NICO JEURISSEN, PHILIPPE DEWONCK, MICHEL COIPEL.
— ONT COLLABORE A CE NUMERO : J. BARBIER, J. METTEN, J. CAYEMAX, R. HUSTINGS, D. DETRY N. RUTTEN, M. HEMMERLIN.

CORRESPONDANCE :
TEL. : 26.31.89 — 190, RUE DU CALVAIRE — LIEGE

ABONNEMENTS : ETUDIANTS : 35 F. — BOURGEOIS : 100 F.
JEUNES DIPLOMES : 60 F. — MECENES : ILLIMITE.

REPRODUCTION AUTORISEE AVEC LA MENTION : LE VAILLANT - LIEGE.

TIRE SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE L. BOURDEAUX-CAPELLE — DINANT.

DIRECTEUR-GERANT : MICHEL HEMMERLIN, 5, RUE SŒURS-DE-HASQUE, LIEGE.

RESTAURANT
PORTOFINO
10, RUE DU MOUTON BLANC — LIEGE
(Pont d'Avroy)
Etudiants, Menu établi à votre intention et varié chaque jour.
50 frs tout compris.
Entrée ou Potage — Viande et garniture ou Pâtes à l'Italienne
Vin et service.
Ambiance « Student » - Salle réservée au 1er étage
Disques - Revues - Relax
MIDI ET SOIR

UNIVERSITÉ DE LIÈGE BIBLIOTHÈQUE